

Urbanisation circum-caraïbéenne : antécédent historique et tendances actuelles

Yves Brunet

Volume 23, numéro 60, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021447ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021447ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, Y. (1979). Urbanisation circum-caraïbéenne : antécédent historique et tendances actuelles. *Cahiers de géographie du Québec*, 23(60), 399–417. <https://doi.org/10.7202/021447ar>

Résumé de l'article

Les nations circum-caraïbéennes connaissent présentement les plus forts taux de croissance urbaine au monde. Pour les politiques de développement national, la pertinence de la recherche sur la distribution de la taille des villes est particulièrement grande là où la hiérarchie urbaine est en train de se mettre en place. Trois types de système de villes sont identifiées : « Primatie extrême », « Pri-matie modérée » et « Tendence lognormale ». Ces variations de structures urbaines dans le temps et l'espace sont associées à des facteurs tels que la variation du nombre de villes, les conditions historiques ou politiques particulières, l'impact pour la capitale des fonctions internationales et finalement l'influence de la géographie physique.

URBANISATION CIRCUM-CARAÏBÉENNE : ANTÉCÉDENT HISTORIQUE ET TENDANCES ACTUELLES

par

Yves BRUNET

*Département de géographie
Université de Montréal
Montréal, H3C 3V7*

RÉSUMÉ

Les nations circum-caraïbéennes connaissent présentement les plus forts taux de croissance urbaine au monde. Pour les politiques de développement national, la pertinence de la recherche sur la distribution de la taille des villes est particulièrement grande là où la hiérarchie urbaine est en train de se mettre en place. Trois types de système de villes sont identifiées : « Primatie extrême », « Primatie modérée » et « Tendance lognormale ». Ces variations de structures urbaines dans le temps et l'espace sont associées à des facteurs tels que la variation du nombre de villes, les conditions historiques ou politiques particulières, l'impact pour la capitale des fonctions internationales et finalement l'influence de la géographie physique.

MOTS-CLÉS : Distribution de la taille des villes, systèmes urbains, primatie, Amérique Latine, région circum-caraïbéenne.

ABSTRACT

Yves BRUNET : Circum-Caribbean Urbanization: Historical Background and Present Trends

Circum-Caribbean nations are experiencing the fastest urban growth rate in the world. If investigation of city size distribution can be of any relevance to national development policy, chances are that it will be the most useful where the urban hierarchy is still taking shape. Three types of cities systems are identified: « Extreme Primate », « Moderate Primate » and « Lognormal ». These urban structures variations through time and space are commented upon as being related to such factors as: a varying number of cities; peculiar political or historical conditions; the impact of an international function on the capital city; and the influence of the physical environment.

KEY WORDS: City size distribution, urban system, primacy, urban growth, Latin America, Circum-Caribbean area.

* * *

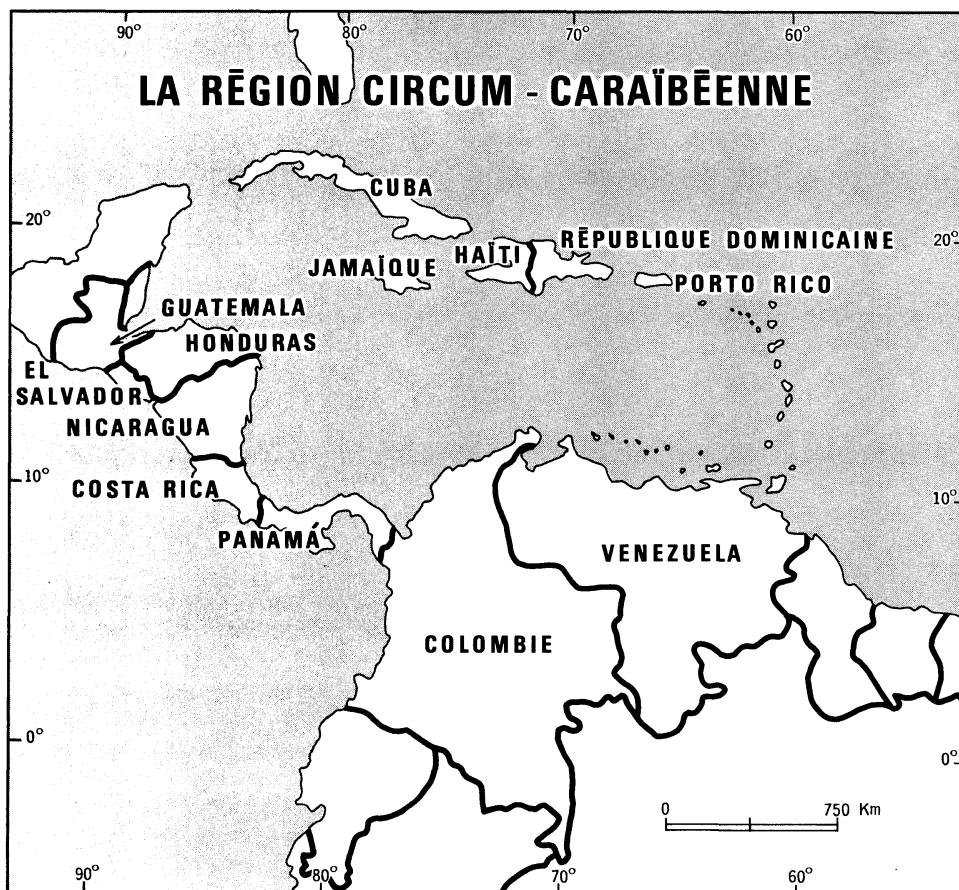
Depuis 20 ans, l'explosion urbaine latino-américaine et les problèmes qui lui sont reliés figurent au premier rang des préoccupations des spécialistes en sciences sociales s'intéressant à cette région. L'emploi et les services urbains, en particulier de logement, ne croissent malheureusement pas à un rythme comparable à celui de la population urbaine. Dans les plus petites capitales des Antilles, aussi bien que dans les gigantesques métropoles sud-américaines, la présence des bidonvilles et d'une masse de travailleurs sous-employés sont choses communes. Cette situation ayant atteint le point d'une véritable crise, elle n'a pas manqué d'attirer l'attention d'un grand nombre de chercheurs qui pour la plupart conviennent aujourd'hui du fait que la recherche des solutions ne doit pas être limitée au niveau de la ville individuelle. Cette recherche de solutions doit aussi s'exercer aux niveaux régional et national, d'où l'intérêt accru pour les stratégies de développement axées sur la décentralisation et les pôles de croissance, de même que la prise de conscience de la nécessité de la mise en place de politiques urbaines d'envergures nationales¹.

Certains auteurs, spécialement Friedman (1969), soutiennent qu'il est indispensable d'articuler le processus de développement au moyen d'un système de villes équilibré et ce sur l'ensemble du territoire national. L'équilibre est ici conçu en tant que relations harmonieuses entre les trois caractéristiques fondamentales des systèmes urbains, soit le nombre, la taille et « l'espacement » (disposition) des villes. Or, la recherche urbaine latino-américaine s'est jusqu'à maintenant davantage préoccupée de problèmes immédiats et plus concrets que ceux soulevés par les rapports entre le nombre (ou le rang), la taille et la répartition des villes dans l'espace. Pour contribuer à combler cette lacune, la principale préoccupation de cet article sera d'examiner les liens entre les 2 premières propriétés des systèmes urbains, soit le rang et la taille de la population des centres urbains.

On connaît si peu de choses des processus qui influencent la répartition de la population qu'on peut rarement prédire (Wingo, 1972) l'impact des politiques de développement sur cette répartition. Pourtant, tous les efforts de développement régional ou national comportent, au moins implicitement, des tentatives de modifications de la distribution de la taille des villes. Et cela est particulièrement vrai pour l'Amérique Latine où, malgré des objectifs et des formes variées, les politiques de « pôles de croissance » sont toutes dirigées vers un changement de la taille de certaines villes. En ce sens, ce sont des tentatives de transformation de la relation rang-taille des villes. Les politiques de développement sont, en plus, toujours confrontées à la question de la décentralisation versus la centralisation; question qui n'est pas sans rapport avec la distribution de la taille des villes. Selon Alonso (1971), la pertinence d'une politique nationale de croissance urbaine peut être mise en question dans le contexte national des États-Unis, mais en Amérique Latine, où les hiérarchies urbaines sont encore en formation et où la croissance urbaine est la plus rapide au monde, des politiques nationales de croissance urbaine sont prérequis au développement.

Le territoire plus spécifique qui sera étudié ici comprend : les Grandes Antilles, l'Amérique centrale et la façade septentrionale de l'Amérique du Sud qui forment un ensemble de pays partageant une localisation autour de la mer des Antilles. Pour désigner cette grande région naturelle de l'Amérique latine, qualifiée parfois de Méditerranée américaine, nous utilisons l'expression *circum-caribéenne*. Le concept « caraïbe » est donc pris dans un sens large et correspond à un territoire que les Américains qualifient fréquemment de *Circum-Caribbean Area* ou *Region* (Molineu, 1973; Lasserre, 1974, p. 5-7). Considérant qu'un minimum de population nationale est indispensable au développement d'un système urbain, un seuil d'un million d'habitants, en 1975, a été établi pour les fins de la présente analyse. Les Petites Antilles, les Guyannes, et Belize en ont donc été exclus. Une autre restriction se doit d'être apportée à propos de l'usage du terme caraïbe car le Salvador, à

Figure 1



cause de son appartenance au Marché commun centre américain, a été inclus même s'il est évident que cet état n'est pas riverain de la mer Caraïbe. Ainsi, pour les fins de la présente étude la région circum-caraïbéenne se limite à un ensemble de nations composé des 5 pays centre-américains plus Panama, des 5 pays des Grandes Antilles, ainsi que les états sud-américains du Venezuela et de la Colombie (figure 1).

Cette région tropicale subit actuellement la croissance urbaine la plus rapide au monde. Même si cette croissance a été identifiée comme étant la cause de très graves problèmes, on connaît très peu de choses sur ces systèmes urbains en croissance rapide. Si les recherches sur la distribution de la taille des villes peuvent être utiles au développement des politiques nationales, il est probable qu'elles seront le plus utiles, là où les hiérarchies urbaines sont encore en formation. Les structures urbaines actuelles de la région sont le résultat d'une longue histoire d'urbanisation qu'on examinera d'abord dans le but d'éclaircir l'interprétation des variations dans le temps et l'espace de la relation rang-taille des villes.

ANTÉCÉDENT HISTORIQUE

Les conditions physiques

Massifs montagneux et plaines cotières sont des traits physiographiques communs à tous les pays circum-caraïbéens. Sur le continent, un climat plus frais, des richesses minières et la présence de la main-d'oeuvre indienne, attirèrent les Espagnols sur les plateaux de l'intérieur. Toutefois, les premiers établissements espagnols, à cause du terrain accidenté, de la jungle impénétrable et de l'absence de rivières navigables, demeurèrent très isolés. Ces barrières physiques empêchèrent la consolidation des centres urbains coloniaux qui jouissaient en fait de meilleures communications avec l'Espagne qu'entre eux-même.

Sur les plateaux de l'Amérique centrale, l'attrait d'un sol d'une fertilité exceptionnelle a toujours compensé les risques dûs à l'activité volcanique. En effet, depuis la préhistoire, ces terres ont toujours été densément peuplées. En Colombie et au Vénézuéla, la situation est semblable et la disposition des chaînes de montagnes et des rivières a, là aussi, empêché la centralisation. Par ailleurs, aux Grandes Antilles, comme territoire d'établissement on préférait les plaines cotières, car la présence de la mer et des Alizées rendaient les communications beaucoup plus faciles que sur le continent. À Cuba, les deux facteurs les plus importants dans le peuplement de l'île furent les nombreux ports bien protégés et une situation des plus favorables sur la route des voiliers.

Les établissements coloniaux

La colonisation espagnole fut en grande partie une entreprise urbaine, menée par des gens à mentalité urbaine. La création de noyaux urbains bien ordonnés était le point de départ du peuplement du territoire. Ces villes servaient d'assises à la distribution des terres, à l'asservissement de la main-d'oeuvre indigène et à la répartition des droits et privilèges des colons (Morse, 1971). Ainsi les villes hispano-américaines servirent de tête de pont à la colonisation. La ville coloniale était placée à l'intérieur d'une hiérarchie formelle, des fonctions spécifiques étaient rattachées à chacune d'elles par des décisions de la métropole. Les systèmes urbains coloniaux fournissent ainsi de nombreux exemples d'équilibre rural-urbain sur des territoires étendus. Néanmoins, les contraintes géographiques au transport inter-régional et les politiques mercantiles de la couronne espagnole découragèrent le développement de centres de productions complémentaires. Ainsi, les réseaux urbains ne se développèrent que faiblement. Il faut dire qu'en général, l'urbanisme et l'activité économique coloniale étaient dissociés, à l'exception des ports et des villes minières où des liens étroits existaient. L'industrialisation était incompatible avec la politique mercantile de l'Espagne, la croissance de centres urbains basée sur l'activité industrielle fut donc sérieusement entravée. Cette politique interdisait jusqu'à la transformation de la production agricole locale.

Aux Antilles, comme sur le continent, les établissements espagnols étaient avant tout urbains. Par contre, les colons anglais et français semblaient préférer une vie plus rurale. Cependant, chaque plantation avait accès à une ville qui réunissait les fonctions de services et de port. Quelques-unes de ces villes, tels Port-au-Prince et Port-Royal, sont finalement devenues les principaux centres urbains et capitales. Simple port ou centre de services, les villes coloniales anglaises et françaises, par leur assemblage désordonné de constructions, contrastaient avec les villes espagnoles bien planifiées.

À Cuba, sept villes étaient déjà fondées avant 1520 et, même si la plupart furent déménagées au moins une fois, toutes maintinrent leur localisation régionale et survécurent

aux crises économiques et politiques successives de l'histoire cubaine. La Havane, fondée en 1519, resta deuxième après Santiago jusqu'au moment où l'intérêt des Espagnols se déplaça des Antilles vers le continent. La désignation de la Havane comme point de rendez-vous pour les convois de retour vers l'Europe, lui assura alors la suprématie. En 1827, cette ville primatale comptait 94 000 habitants tandis que la population de Santiago s'élevait à 27 000.

En Amérique centrale, les ports qui ne remplissaient aucune fonction administrative mirent beaucoup de temps avant de devenir des centres urbains importants. La faiblesse des exportations de minerai et de produits agricoles explique aussi le peu de développement de ces ports. En Amérique centrale, les principales communications, de même que les liaisons avec l'Europe, empruntaient la voie terrestre en passant par Guatemala en direction de Mexico. Aussi, de sa fondation jusqu'à l'indépendance, la ville de Guatemala, joua un rôle dominant sur toute l'Amérique centrale.

Durant ses deux premiers siècles d'existence, le sort de Caracas fut très précaire, comprimée dans une vallée étroite et n'entretenant que de faibles relations avec le territoire environnant, elle se limitait à fournir des services à une petite communauté de « hacendados ». Chacune des sept régions administratives du Vénézuéla avait alors son propre port, de plus la disposition des rivières et des chaînes de montagnes, présentes dans chaque région, contrecarrait les forces centripètes de la capitale.

L'indépendance et l'introduction de l'économie capitaliste

L'indépendance nationale accéléra la ruralisation et la désintégration de l'organisation urbaine coloniale. En fait, à partir du milieu du 18^e siècle, la population urbaine commença à diminuer, et même si la violence rurale des guerres de libération provoqua un courant migratoire vers les villes, celui-ci ne fut que temporaire et ce n'est pas avant 1850 que la croissance urbaine fut rétablie. L'ancienne hiérarchie urbaine fut détruite par la pénétration du commerce avec l'étranger et la croissance de nouveaux ports, ces facteurs coïncidèrent avec des crises économiques et financières graves. La ruralisation fut aussi, selon Morse (1975), une réaction de défense des aristocraties nationales contre la nouvelle domination financière et commerciale étrangère. Lambert (1972) explique le développement tardif de la ville industrielle moderne par le fait que durant l'époque coloniale les structures socio-économiques s'étaient si solidement implantées qu'elles survécurent aux guerres d'indépendance et résistèrent aux changements pendant longtemps.

Mais au début du 20^e siècle, la croissance des plus grandes villes qui sont surtout des capitales et des ports, est plus rapide que celle de la population nationale. Entre temps, la majorité des autres villes sont plus ou moins stagnantes. McGreevey (1971), dans une analyse statistique de la distribution de la taille des villes en Amérique latine de 1750 à 1960, remarque que le système relativement équilibré des villes du 18^e siècle, cesse d'être lognormal et devient essentiellement primatial au 19^e et 20^e siècles. La thèse « centre-périphérie » de Lambert démontre que l'introduction de l'économie capitaliste basée sur l'exportation et la monoculture provoque cette situation de croissance urbaine déséquilibrée, situation qui n'a pas cessé de se développer depuis.

Pour expliquer ce phénomène, Lambert commence par interpréter les nouvelles attitudes et structures sociales qui naissent au milieu du 19^e siècle, comme étant des réponses graduelles au développement de la technologie, de l'industrie et du commerce. Ces attitudes sociales progressistes qui se développent dans les villes, « le centre », coexistent avec des structures sociales archaïques dominées par des propriétaires fonciers conservateurs et des « caudillos », dans les régions rurales et la plupart des petites villes, « la

périphérie ». L'alliance entre les réformistes urbains et les conservateurs ruraux serait le facteur majeur de la disparité croissante entre le centre et la périphérie. Pour éviter les confrontations et les luttes de pouvoir avec la périphérie, la nouvelle élite urbaine abandonne la modernisation de la périphérie et concentre son attention sur le développement du centre.

L'introduction de l'agriculture moderne de plantation, surtout le long des côtes, a aussi une influence majeure sur l'expansion de l'urbanisation. À ce sujet, Morse suggère qu'une dimension économique doit être ajoutée à la perspective socio-politique « centre-périphérie » car, dit-il, l'urbanisation du centre est fortement associée à l'extension de l'agriculture de plantation.

« Strategic maritime ports are developed;—foreign investment creates new financial mechanism and institutions; export produces money for beautification and services in capital cities;—land owners participate in national politics and change their residence to the seats of power. » (Morse, 1975, p. 20).

Toutefois, dans la périphérie, l'impact est plutôt négatif et les conséquences pour l'urbanisation ne sont pas aussi favorables.

« The new infrastructures of services, may be concentrated on latifundios, not in small towns;—regional urban networks may remain weak;—traditional villages may be disrupted, but because of the plantation's monopoly of services, may not be replaced by small commercial towns;—the rural labor force gains spatial mobility and enters the money economy, but the new consumers may move to larger cities instead of remaining in small towns ». (Morse, 1975, p. 20-21).

Les nombreuses fluctuations dans la demande mondiale pour les matières premières sur lesquelles les économies latino-américaines reposaient; ont provoqué des brusques changements dans l'importance relative des régions et des différentes villes. Ainsi, les villes de la périphérie furent soumises successivement à des états de dynamisme et de décadence. Les investisseurs ont vite appris que leurs capitaux rapporteraient plus dans les métropoles que dans les autres villes où les conditions de croissance étaient sujettes aux fluctuations imprévisibles d'une économie basée sur l'exploitation minière ou la monoculture.

L'exportation du sucre, de la banane ou du café, le développement des moyens de transport nécessaires à l'expédition de ces récoltes sur les lieux de transformation, ou plus souvent vers des ports, on incontestablement favorisé l'intégration nationale. Les réseaux routiers et ferrovières ont généralement été polarisés par les capitales. C'est ainsi que les capitales du Guatemala et du Salvador ont commencé à s'impliquer dans la transformation de matières premières agricoles, ces activités ont servi de point de départ au développement de l'industrie locale. Dans le cas du Honduras cependant, seul la côte nord a pu profiter des infrastructures ferrovières et portuaires. Tégucigalpa, la capitale, n'a jamais été reliée à ce réseau relativement important (figure 2).

Même si le système Vénézuélien de transport et de communication avait déjà, durant les dernières décennies du 19^e siècle, commencé à se développer au bénéfice de Caracas, ce n'est qu'après 1920, sous l'effet de l'exploitation du pétrole que le processus moderne d'urbanisation a vraiment pris place. En Colombie, après 1880, l'expansion de la culture du café a joué un rôle un peu comparable à celui du pétrole au Venezuela. Ainsi, en Colombie, les premières vagues de l'urbanisation moderne arrivèrent plutôt que chez son voisin. La croissance urbaine dans des villes comme Manizales, Pereira et Armenia, est nettement fonction de la production du café. À Cuba, au 19^e siècle, l'expansion et la consolidation des plantations de cannes à sucre provoque d'importantes migrations vers les villes. Malgré une diminution globale de la population cubaine, durant la deuxième

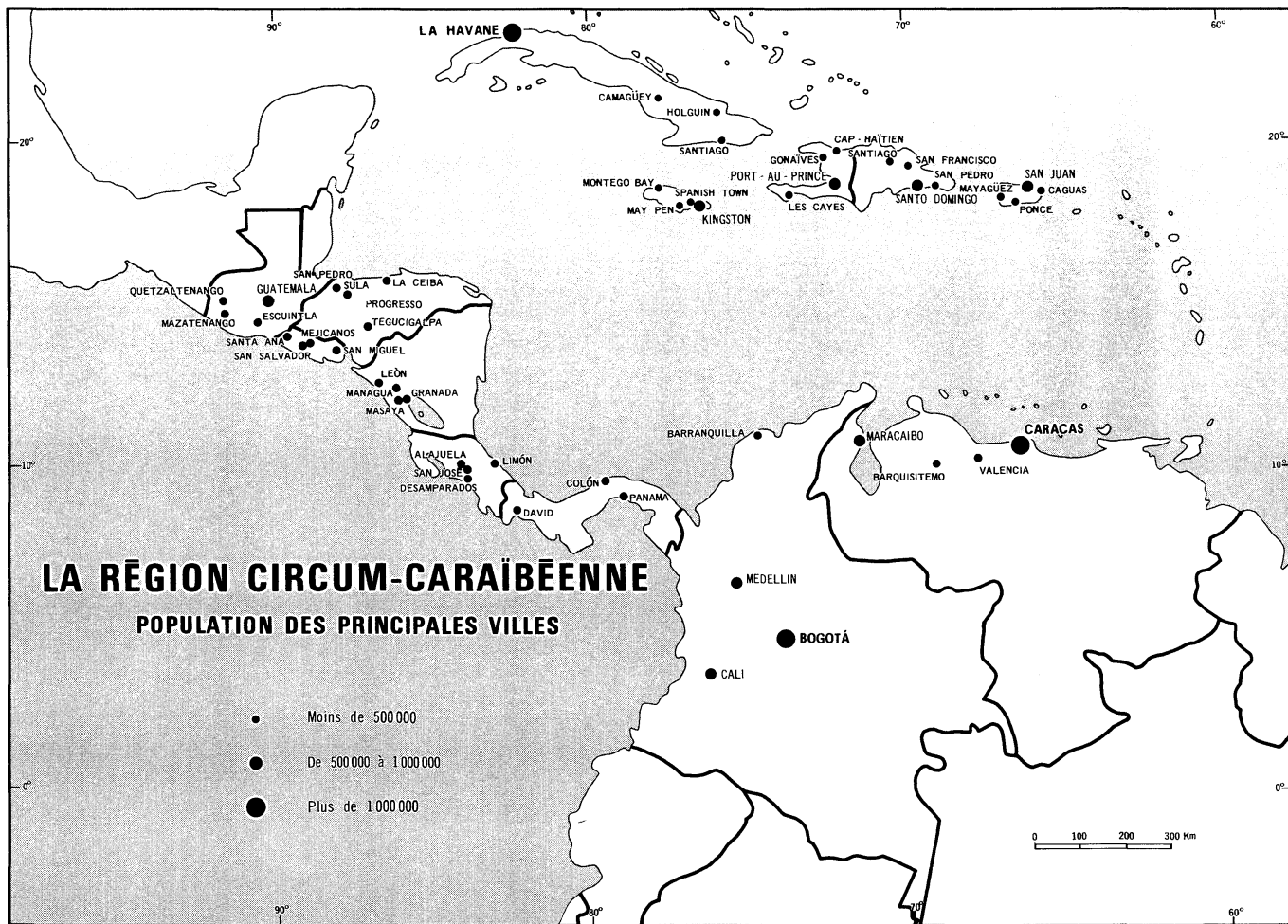


Figure 2

moitié du siècle, l'urbanisation s'accélère. En 1899, 28 pourcent de la population cubaine vit dans des villes de plus de 20 000 habitants, Cuba devient alors le pays le plus urbanisé d'Amérique latine. La primatie précoce de La Havane s'accroît et à la fin du 19^e siècle, la capitale compte 236 000 personnes soit 5,5 fois plus que Santiago.

Problèmes actuels d'urbanisation

Au 20^e siècle, la chute des taux de mortalité et l'expansion démographique consécutive ont eu, à travers le monde, d'énormes conséquences pour l'urbanisation. L'Amérique latine a été particulièrement touchée car c'est là qu'on trouve la croissance démographique la plus rapide au monde. Selon les tendances actuelles la population latino-américaine devrait doubler en 24 ans tandis que la population mondiale devrait prendre 36 ans pour en faire autant. De plus, la population urbaine augmente encore plus vite, et d'ici 17 ans, si les taux actuels se maintiennent, les villes d'Amérique latine compteront deux fois plus d'habitants qu'aujourd'hui.

Cette croissance urbaine rapide n'est pas seulement dû au fait d'une croissance naturelle rapide car on estime que les migrations rurales-urbaines contribuent pour 30% à 50% à la croissance urbaine actuelle. De 1930 à 1940, la population des villes de plus de 20 000 habitants a augmentée de 40 pour cent. Ce taux s'est élevé à 67% entre 1950 et 1960. En 1975, plus de la moitié de la population de l'Amérique latine vivait dans des villes de plus de 20 000 habitants.

Durant les 40 ou 50 dernières années, les taux de croissance de la plupart des grandes villes de tous les pays ont été plus élevés que ceux de la population nationale. Autrement dit, les principaux centres urbains de chacun des pays ont absorbé une large part du « surplus » de population rurale. En général, le volume des transferts de population n'apparaît pas justifié à la lumière des progrès techniques agricoles susceptibles de réduire les besoins de main-d'oeuvre et encore moins par la création d'emplois urbains. L'importance des courants migratoires s'explique plutôt par les piètres conditions sociales et économiques du milieu rural ainsi que par l'attrait général que la vie urbaine exerce sur les ruraux.

Les migrants, semble-t-il, cherchent d'abord des services de santé et d'éducation qu'il est impossible de trouver à l'extérieur des villes. Ces facteurs sont plus importants que les possibilités d'emplois car les surplus de main-d'oeuvre urbaine croissent beaucoup plus vite que la création d'emplois, surtout dans le secteur industriel. Ce déséquilibre se manifeste dans l'importance du sous-emploi et du chômage urbain.

L'urbanisation a entraîné d'importants changements dans la structure occupationnelle. L'intégration des femmes au marché du travail introduit une nouvelle dimension sur un marché de l'emploi déjà extrêmement concurrentiel. Dans le secteur tertiaire le nombre d'emplois a augmenté plus rapidement qu'ailleurs, il s'agit trop souvent de sous-emploi ou de chômage déguisé.

Les ressources physiques de la ville sont bien insuffisantes pour absorber la croissance de sa population. C'est pourquoi les nouveaux arrivants, de même que ceux qui abandonnent leur taudis ou en sont délogés, sont contraints de construire leur propre « ville ». Cette situation dramatique se manifeste par la prolifération « d'habitations spontanées », de « bidonvilles » sur les marges des agglomérations urbaines de même qu'à l'intérieur du tissu urbain existant. Ces citadins constituent une population marginale, et cela de plusieurs points de vue. Spatialement d'abord, à cause de leur localisation périphérique. Ensuite fonctionnellement, puisqu'ils sont privés de la plupart des services urbains. Enfin, des points de vue sociologique, économique et psychologique cette population vit sur les franges de la société latino-américaine.

TROIS TYPES DE DISTRIBUTION DE TAILLES DES VILLES

Dans l'analyse des problèmes urbains latino-américains il importe de ne pas considérer comme critiques seulement ceux qui sont d'une visibilité immédiate, qui sont politiquement explosifs ou qui sont relatifs à la misère humaine. On peut prétendre, par exemple, que les problèmes de tensions internes ne sont pas plus significatifs que ceux relatifs à la formation d'un système intégré de centres urbains. Des formes spatiales d'urbanisation depuis longtemps enracinées dans le passé, sont grandement responsables de la pauvreté rurale, qui aujourd'hui alimente les migrations internes. L'industrialisation, relativement récente, n'a fait que consolider le modèle de dépendance interne sur une ville unique dans chacun des pays, il s'agit généralement de la capitale nationale, ou, dans des cas exceptionnels de 2 ou 3 centres additionnels. L'urbanisation s'est faite sans coordination entre les investissements publics et privés. Ces investissements ont donc favorisé les plus grandes villes et ignoré les besoins du monde rural. Cette centralisation excessive a été néfaste et la plupart des systèmes urbains latino-américains souffrent aujourd'hui de « macrocéphalisme ».

Toutefois, une observation plus approfondie de chacun des systèmes des 13 nations circum-caraïbéennes nous apprend que le degré de primatie de la relation rang-taille des villes, varie considérablement. En fait, il est possible de distinguer 3 types de systèmes urbains.

Les variables de la distribution de la taille des villes

Pour rendre possible l'analyse statistique des variations dans le temps et dans l'espace, huit attributs ont été mesurés; ceux-ci caractérisent chacune des 13 distributions (tableaux 1 et 2)².

Variable 1 : q

Selon la règle rang-taille, la pente de la droite de régression du logarithme du rang par le logarithme de la taille est égale à moins 1 (Brunet, 1976). Ainsi l'écart entre la pente d'une relation rang-taille observée et celle d'une relation théorique, i.e. moins 1, peut servir à mesurer la distance qui sépare de la règle de Zipf. On notera ici que la variable q mesure non pas la pente mais la distance entre la pente observée et -1.

Variable 2 : χ^2

Bien que le test du chi-carré (χ^2) ait déjà été proposé par Duncan (1957) comme mesure de l'adéquation entre la distribution des tailles observées et une distribution théorique, on ne trouve que deux auteurs qui l'aient effectivement utilisé (McGreevey 1971; Brunet, 1976, a et 1978).

Selon McGreevey :

« The χ^2 variable has a predictable distribution with tabled values so that confidence intervals can be established to evaluate the hypothesis that a given distribution conforms (or not) to the distribution hypothesized by the rank-size rule. Moreover, evaluation of the statistical significance of χ^2 depends on the number of cities, but although this number may vary, distribution with different numbers of cities may be compared. The estimation of χ^2 is the key to evaluating changes in time and space in the city size distributions » p. 118.

Quoiqu'en dise McGreevey il n'en demeure pas moins que cette variable est lourdement biaisée par le nombre de villes dans la distribution. Néanmoins, cette mesure a l'intérêt

d'indiquer si les distributions observées sont oui ou non conformes à la distribution théorique. Le calcul du chi-carré a été mené de la façon suivante :

$$\chi^2 = \sum \frac{(P_i - \bar{K}/R_i)^2}{\bar{K}/R_i}$$

où R_i = rang de la ville i ; rang étant établi selon l'effectif de la population en ordre descendant; la plus grande ville ayant le rang 1 et la plus petite le rang n .

P_i = effectif de population de la ville de rang i .

$$\bar{K} = \frac{\sum_{i=1}^n R_i \cdot P_i}{n} = \text{taille théorique de la ville première}$$

n = nombre de villes de plus de 4 500 habitants.

Variable 3 : χ^2_1 (première ville exclue)

Cette variable est semblable à la précédente, sauf qu'elle est calculée en considérant chaque distribution après en avoir exclue la plus grande ville.

Variable 4 : P_1/\bar{K}

Auerback (1913) qui fut le premier à observer que le produit du rang d'une ville par sa taille était plus ou moins constant, avait déjà proposé l'utilisation de la valeur moyenne de cette constante pour le calcul d'un indice de concentration de la population urbaine. Cette valeur moyenne (\bar{K}) constitue en fait une mesure de la taille théorique de la ville première. Elle a le très grand intérêt de s'appuyer sur chacune des villes du système. Le rapport entre la taille observée et la taille théorique de la ville de rang 1 (P_1/\bar{K}) devient ainsi un indice de concentration ou coefficient de primatie supérieur à ceux plus couramment utilisés qui ne considèrent au mieux que les quelques 3 ou 4 plus grandes villes. Ici la taille théorique de la plus grande ville de chacune des distributions a été calculée comme exposé plus haut (cf. variable 2).

Variable 5 : P_1/P_2

Cette variable, ainsi que les deux suivantes sont des mesures de primatie au sens strict du terme. Le rapport entre les effectifs de population de la première ville (P_1) et la deuxième ville (P_2) est l'attribut de la relation rang-taille le plus couramment utilisé (STEWART, 1958, LINSKI, 1956). Théoriquement ce rapport devrait être de 2 à 1. C'est dans l'écart entre ces deux villes que les dérogations à la règle de la taille selon le rang sont les plus fréquemment observées.

Variable 6 : $P_1 / \sum_{i=1}^4 P_i$

Cette variable indique la proportion de la population des 4 plus grandes villes qui vit dans la première ville. Entre autres, Berry (1961) et Mehta (1964) ont utilisé cet indice. On peut aussi utiliser la population des 5 plus grandes villes (Stewart, 1958). Pour les besoins de l'analyse ce rapport a été transformé en pourcentage.

$$\text{Variable 7 : } P_1 / \sum_{i=1}^n P_i$$

Ce rapport mesure tout simplement la proportion de la population urbaine totale vivant dans la ville première. Ici, l'indice a aussi été transformé en pourcentage.

$$\text{Variable 8 : } \frac{\sum_{i=1}^4 P_i}{\sum_{i=1}^n P_i}$$

Une fois transformé ce rapport indique le pourcentage de la population urbaine totale vivant dans les quatre plus grandes villes. Puisque la population de la ville première n'est pas considérée isolément dans ce calcul il ne s'agit pas d'un indice de primatie au sens habituel du terme. Nous avons tout de même cru bon d'inclure ce coefficient de concentration urbaine qui n'est pas souvent utilisé dans les analyses de relations rang-taille.

La plupart des analyses de la distribution de la taille des villes n'utilisent qu'une seule variable pour caractériser la distribution. Au mieux la relation rang-taille est décrite par 2 ou 3 caractéristiques. La présente analyse essaye de combler cette lacune en utilisant conjointement les 8 variables qui viennent d'être définies et qui sont loin d'épuiser les possibilités de mesures. On pourrait par exemple utiliser la répartition du résiduel de l'analyse de régression du log. de la taille sur le log. du rang selon différentes classes de villes ou encore, comme le propose Malecki (1975) en s'appuyant sur Casetti (1972), on pourrait intégrer la dimension temps dans l'équation rang-taille standard et obtenir ainsi des indications sur les sources de changements. Quoiqu'il en soit de ces possibilités qui restent à explorer, nous nous sommes limités à 8 variables.

Les mesures des différentes variables ont été organisées de manière à ce qu'elles puissent toutes être interprétées dans le même sens, c'est-à-dire, que les valeurs soient d'autant plus grandes que la primatie est forte et réciproquement qu'elles soient d'autant plus faibles que la distribution se rapproche de la lognormalité. Autrement dit nous allons considérer les caractéristiques de la distribution de la taille des villes comme évoluant sur un continuum ayant comme extrêmes, primatie et lognormalité. Dans ce contexte lognormalité est pris dans un sens large où l'on ne fait pas les nuances qui s'imposeraient ailleurs entre distributions lognormales, rang-taille, de Pareto, ou de Yule (PARR and SUZUKI, 1972). Primatie doit aussi s'entendre dans un sens large comme l'absence de certaines tailles de villes, la démesure de certaines autres, en somme comme une caractéristique d'une armature urbaine déséquilibrée ayant le plus souvent pour cause principale le gigantisme de la première ville.

Les types de distribution

Le tableau 1, qui présente trois types de distributions a été établi en suivant les étapes suivantes : pour toutes les variables, chacun des 13 pays a été ordonné selon son rang sur une échelle variant des valeurs les plus fortes aux plus faibles. Ceci étant fait, il est apparu que le rangement d'une variable à l'autre était très stable. Le continuum, des valeurs les plus hautes (témoignant d'une primatie extrême) aux valeurs les plus faibles (manifestant une tendance à la lognormalité) est polarisé le plus souvent par la Jamaïque et la Colombie. Au milieu de l'échelle on retrouve presque toujours la République Dominicaine dont les valeurs sont moyennes pour chacune des variables. Ces valeurs toutefois

Tableau 1

Trois types de distribution de tailles des villes

	V.1	V.2	V.3	V.4	V.5	V.6	V.7	V.8
Pays	q	χ^2	χ^2_1	P_1/\bar{K}	P_1/P_2	$P_1/\sum_{i=1}^4 P_i$	$P_1/\sum_{i=1}^n P_i$	$\sum_{i=1}^4 P_i/\sum_{i=1}^n P_i$
<i>Primatie extrême</i>								
Jamaïque	+,47	+ 1 100	- 11	+ 4.0	+ 10.8	+ 81	+ 74	+ 91
Haïti	+,37	+ 1 335	- 10	+ 4.4	+ 10.7	+ 84	+ 71	+ 85
Guatemala	-,06	- 1 189	+ 233	+ 3.2	+ 13.2	+ 87	+ 55	0 64
Nicaragua	0 ,14	0 575	- 48	+ 2.9	0 7.8	- 78	+ 54	+ 69
<i>Primatie modérée</i>								
Costa Rica	-,00	- 192	0 103	0 2.0	+ 9.8	0 77	0 44	0 57
Cuba	-,02	+ 1 462	+ 436	0 2.3	0 6.3	0 74	0 35	- 48
Rep. Dominicaine	0 ,15	0 823	0 73	0 2.8	0 4.3	0 73	0 47	0 64
Panama	0 ,10	0 341	- 37	0 2.6	0 5.3	0 72	0 48	0 66
<i>Tendance lognormale</i>								
Honduras	0 ,18	- 233	- 21	- 1.9	- 1.8	- 56	0 38	+ 68
Salvador	-,07	- 78	0 82	- 1.5	- 3.5	- 62	- 33	- 53
Porto Rico	0 ,15	- 235	- 53	- 1.8	- 3.0	- 55	- 31	- 56
Venezuela	- ,08	0 982	+ 297	- 1.9	- 3.2	- 61	- 27	- 44
Colombie	- ,05	0 753	+ 225	- 1.5	- 2.3	- 48	- 20	- 42

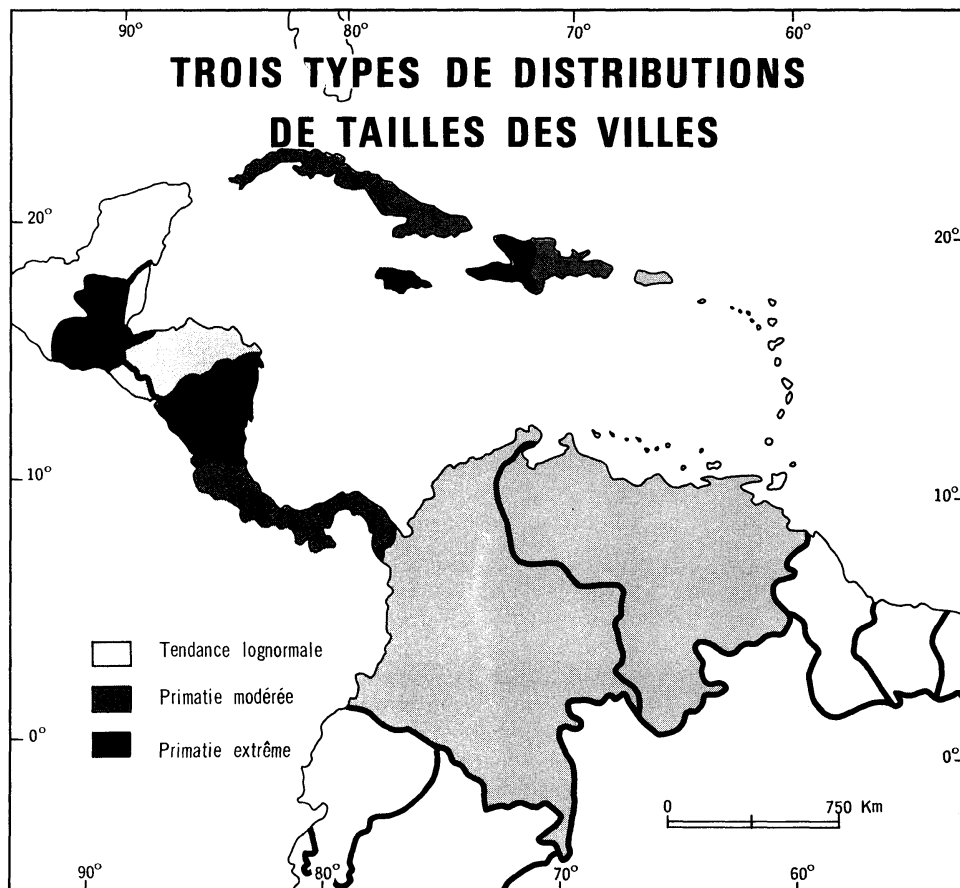
+ = valeurs maximum; 0 = valeurs moyennes; - = valeurs minimum

sont suffisamment élevées pour qu'on puisse qualifier la distribution dominicaine de primatiale. Finalement, les 10 autres pays ont été regroupés avec la Jamaïque, la Colombie ou la République Dominicaine selon la similarité de leurs caractéristiques.

Le type 1 : les distributions à primatie extrême.

La Jamaïque, Haïti, le Guatemala et le Nicaragua partagent des valeurs extrêmes sur la plupart des variables. En effet, dans chacun de ces 4 pays plus de 54 pourcent de la population urbaine est concentrée dans la plus grande ville et chacune de ces capitales

Figure 3



compte pour plus de 78 pourcent de la population des quatre plus grandes villes. De plus, la ville première est toujours au moins 2.9 fois plus grande que sa taille théorique.

Une aussi grande concentration de la population urbaine peut en partie s'expliquer par une caractéristique commune à trois de ces pays, soit le nombre réduit de ville composant le système. Dans un pays comme Haïti qui ne compte que 15 centres de plus de 5 000 habitants, il n'y a, aux côtés de Port-au-Prince, aucune alternative aux migrations internes. La situation est semblable en Jamaïque avec 10 villes, ainsi qu'au Nicaragua qui en compte 27. Du groupe des 13 nations étudiées ce sont les 3 dont les systèmes urbains sont les plus petits selon le nombre de villes.

Cette explication ne tient toutefois pas pour le Guatemala où l'on trouve un nombre relativement élevé de centres urbains, soit 57. L'extrême primatie de la capitale guatémaltèque peut s'expliquer par le rôle qu'elle a été appelée à jouer durant toute la période coloniale. À cette époque, en effet, elle était la capitale de toute l'Amérique centrale de même que de l'état du Chiapas. Son influence et ses fonctions s'exerçaient donc sur un territoire et une population hors de proportion avec la taille du Guatemala d'aujourd'hui.

Le tableau 2 présente pour chacune des 8 caractéristiques de la relation rang-taille des villes, le pourcentage de changement de 1950 à 1970. Deux tendances semblent communes à chacun des pays étudiés. Il s'agit en premier lieu de l'accroissement de l'écart par rapport à la lognormalité que l'on considère la distribution avec ou sans la plus grande ville. Ensuite, la primatie et la concentration de la population urbaine telles que mesurées par les variables P_1/P_2 , P_1/K ou $P_1/\sum_{i=1}^4 P_i$ sont également en croissance.

Toutefois, en ce qui concerne les autres variables, on peut distinguer des tendances opposées. En Jamaïque et au Guatemala, l'ensemble de la population urbaine augmente plus rapidement que la population de la capitale. Au Guatemala cette croissance plus rapide de l'ensemble de la population urbaine est une conséquence directe de l'augmentation du nombre de villes qui passe de 26 à 57. Cependant, le nombre de centres jamaïcains est resté stable et l'augmentation plus rapide de la population urbaine totale s'explique surtout par l'expansion rapide de la deuxième ville, Montego Bay. Ce centre touristique a connu une croissance trois fois plus rapide que Kingston.

Au Nicaragua et en Haïti, la capitale augmente sa population plus rapidement que ne le fait l'ensemble des villes. Ceci est concordant avec les explications fournies plus haut pour justifier l'extrême primatie de Port-au-Prince et de Managua. Dans ce dernier cas, la situation actuelle est certainement différente à la suite du tremblement de terre de 1972 qui détruisit Managua, sans parler de la récente guerre civile qui stoppa sans doute la reprise de croissance de la capitale.

Le type 2 : les distributions modérément primatiales.

Comparativement aux distributions précédentes, le groupe formé par le Costa Rica, la République Dominicaine, Cuba et Panama se caractérise par des distributions modérément primatiales. Entre 35 et 48 pourcent de la population urbaine habite la plus grande ville. Les capitales comptent pour 72 à 77 pourcent de la population des quatre plus grandes villes. Enfin, la première ville est de 2 à 2,6 fois plus grande que sa taille théorique.

À propos du rapport première/deuxième ville, le Costa Rica fait bande à part en affichant un caractère extrême, car San José, la capitale, est 9,8 fois plus grande que la deuxième ville. Alajuala. La comparaison avec les tailles théoriques, nous montre cependant que cet indice extrême de primatie n'est pas le fait de la croissance excessive de la capitale, c'est plutôt Alajuala qui en porte la responsabilité par la faiblesse de sa taille. En effet, cette deuxième ville avec une population de près de 30 000 est à peine plus grande que la troisième et même la quatrième ville. Ceci explique pourquoi, dans le cas de Costa Rica, l'écart de la lognormalité est si bas quand il est mesuré par le chi-carré ou la pente de la distribution.

Dans ces pays à distributions primatiales, la proportion de la population des quatre plus grandes villes qui vit dans la capitale varie de 57 à 66 pourcent. Cuba fait toutefois exception, le pourcentage étant aussi faible que 48%. De ce groupe, c'est Cuba qui compte le plus grand nombre de villes, soit 158, ce qui explique que la concentration de la population urbaine y soit moins forte. Comme on peut le voir par la diminution sensible des valeurs de χ^2 après exclusion de la plus grande ville, ce sont les tailles démesurées des capitales qui sont surtout responsables des écarts à la lognormalité.

Dans chacun des pays de ce type de 1950 à 1970, les valeurs des variables, χ^2 , P_1/\bar{K} , $P_1/\sum_{i=1}^4 P_i$ et P_1/P_2 , ont augmenté. Partout cependant la population urbaine

Tableau 2

Variables de la distribution de la taille des villes : changements de 1950 à 1970 en pourcent de 1950

	V.1	V.2	V.3	V.4	V.5	V.6	V.7	V.8
Pays	q	χ^2	χ^2_1	P_1/\bar{K}	P_1/P_2	$P_1/\sum_{i=1}^4 P_i$	$P_1/\sum_{i=1}^n P_i$	$\sum_{i=1}^4 P_i/\sum_{i=1}^n P_i$
Cuba								
1953-70	- 67	236	148	17	31	7	2	- 2
Jamaïque								
1960-70	0	2	57	-12	- 31	- 8	- 8	00
Haïti								
1950-71	28	994	11	85	86	14	18	5
Rep. Dominicaine								
1950-70	0	880	265	68	36	12	6	- 6
Porto Rico								
1950-70	- 6	120	212	29	80	25	14	- 9
Venezuela								
1950-71	167	293	180	7	12	00	-12	-12
Colombie								
1951-64	400	604	60	36	15	9	11	00
Panama								
1950-70	- 71	231	429	18	116	16	- 9	-21
Costa Rica								
1950-73	-100	269	232	13	26	5	-15	-20
Nicaragua								
1950-71	- 13	1 497	500	72	113	26	17	- 5
Honduras								
1950-74	64	2 489	110	44	- 47	- 5	-12	- 8
Salvador								
1950-71	5	680	204	28	55	24	3	-10
Guatemala								
1950-73	- 33	192	215	9	30	4	- 5	- 7
<i>Moyennes</i>	33	500	201	31	40	9	1	- 7

* recensement le plus proche de 1950 et 1970

totale a augmenté plus rapidement que la population combinée des quatre plus grandes villes. Ceci manifeste de l'accroissement généralisé du nombre de villes et dans certains cas du taux de croissance plus rapide des petits centres comparativement aux villes de rangs deux, trois et quatre. L'accroissement du nombre de villes explique aussi pourquoi la population urbaine totale du Panama et du Costa Rica s'accroît plus rapidement que celle de leur capitale. Par contre à Cuba et en République Dominicaine la capitale grandit plus vite que l'ensemble de la population urbaine malgré l'augmentation importante du nombre de villes.

En République Dominicaine, la très rapide croissance de Saint-Domingue, surtout depuis 1962, s'explique par des changements majeurs introduits à la suite de la chute du régime Trujillo. De nombreux emplois ont été créés surtout dans les ex-entreprises de la famille Trujillo qui sont maintenant nationalisées. Enfin, de nouvelles agences furent créées et la décentralisation des décisions qui s'est accomplie entre 1962 et 1966 a suscité une augmentation notoire du nombre d'employés du secteur public.

Les changements dans les caractéristiques de la distribution de la taille des villes cubaines, qui se sont accomplis entre 1953 et 1970, méritent une analyse plus détaillée. Même si, pour cette période, la population de La Havane a connu une augmentation supérieure (124%) à celle de l'ensemble de la population urbaine (111%) il faut souligner que la capitale cubaine a connu, après Kingston, la croissance la plus lente de toutes les capitales étudiées. De plus, une croissance urbaine totale de 111 pourcent figure parmi les plus faibles pour la région. Une telle croissance, somme toute relativement lente, est certainement liée à la politique de décentralisation mise de l'avant par le gouvernement révolutionnaire. Néanmoins, de 1953 à 1970, l'ensemble de la population urbaine a quand même eu tendance à se concentrer dans les plus grands centres, c'est-à-dire ceux dont la taille dépasse les 100,000 habitants, par opposition à ceux dont la taille varie de 20 000 à 100 000 habitants dont l'importance relative a diminué. Quant aux villes de moins de 20 000 habitants, elles comptaient en 1970 pour 23 pourcent de la population urbaine, soit la même proportion qu'en 1953.

En ce qui concerne l'efficacité de la politique cubaine de décentralisation, on ne peut prétendre comme Acosta et Hardoy (1972), que la primatie de La Havane soit en régression.

« La preeminencia de la capital con respecto al crecimiento urbano se mantuvo desde la etapa colonial hasta nuestros días. Recien en los últimos años, con consecuencia de políticas decididas por el Gobierno Revolucionario y a las cuales nos referiremos en los capítulos siguientes, Comenzo a disminuir la primacia de la Habana. » (p. 46)

Les données sur lesquelles s'appuient leur analyse sont des estimés de la taille des villes pour 1969 ce qui explique la différence entre leurs résultats et les nôtres qui sont appuyés sur le recensement de 1970 et qui démontrent que la primatie de La Havane a au contraire augmenté.

Le type 3 : les distributions à tendance lognormale.

Sur trois indices de primatie, P_1/K , P_1/P_2 et $P_1 / \sum_{i=1}^4 P_i$, le Honduras, le Salvador, Porto Rico, le Vénézuéla et la Colombie partagent les valeurs les plus basses. Au Salvador, il semble que la forte densité de population, la proximité des centres urbains ainsi que la facilité et la rapidité des communications entre ces villes aient favorisé le développement du système urbain dont la relation rang-taille est la mieux équilibré en Amérique centrale. Il n'en est pas ainsi au Honduras où la situation de non-primatie s'est plutôt développée en dépit du fait ou même à cause de l'absence de communication inter-urbaines.

Tégucigalpa et San Pedro Sula se sont développés indépendamment à cause d'activités économiques distinctes et sans rapport. Les fonctions administratives sont concentrées à Tégucigalpa, la capitale, tandis que San Pedro Sula est le centre des activités industrielles. Si l'on considère les variables mesurant la concentration de la population urbaine totale dans la première ville ou dans l'ensemble des quatre plus grandes villes, on se rend compte que la primatie du Honduras est beaucoup plus grande que celle des quatre autres pays de ce groupe. Ce qui manque à l'équilibre rang-taille de ce système, ce sont des villes de tailles intermédiaires pour combler le fossé qui sépare La Ceiba, troisième ville qui compte 39 000 habitants, de San Pedro Sula dont la population est de 148 000 habitants. Le rapport de taille entre Tégucigalpa et La Ceiba est de 6 à 1 alors que selon la règle de Zipf il devrait être de 3 à 1.

De tous les pays circum-caraïbbéens, le Vénézuéla et la Colombie sont, et de loin, les plus grands en superficie comme en population. Leur distribution partage également la

distinction d'être les plus proches qui soient de la lognormalité. D'un point de vue historique, comme nous l'avons déjà mentionné dans la première partie de cet article, en Colombie et au Vénézuéla, la nature de l'économie et les conditions physiques de l'environnement ont restreint au minimum l'interaction entre les régions permettant ainsi le développement de capitales régionales dynamiques. Cette situation a, par la suite, conduit à l'équilibre dans la distribution de la taille des villes.

Malgré de nombreuses indications de tendance à la lognormalité, les valeurs de chi-carré, pour la Colombie et le Vénézuéla sont relativement élevées. Il faut dire que ces valeurs sont biaisées par le nombre de villes. Cependant, la valeur du chi-carré pour le Vénézuéla est supérieure à celle de la Colombie malgré que le Vénézuéla compte moins de villes. La tendance à la primatie et à la concentration de la population urbaine est en effet plus forte au Vénézuéla qu'en Colombie comme l'indique d'ailleurs les autres variables. En 1971, Caracas était 3,2 fois plus peuplée que Maracaïbo, la deuxième ville, et 1,9 fois plus grande que sa taille théorique. Par comparaison en Colombie, la population de Bogota est 2,3 fois plus nombreuse que celle de la deuxième ville, Medellin. De plus, la taille effective de Bogota égale 1,5 fois sa taille théorique.

Dans ce groupe de distributions à tendances lognormales, si on exclu la plus grande ville du calcul du χ^2 , la lognormalité s'en trouve augmentée. La distribution salvadorienne fait exception à cette tendance, il s'agit en effet du seul pays où la distribution de la taille des villes est plus conforme à la règle rang-taille avec la capitale que sans elle.

De 1950 à 1970, l'ensemble de la population urbaine du Vénézuéla et du Honduras a augmenté plus rapidement que celle des capitales respectives. L'augmentation du nombre de villes est partiellement responsable de cette situation mais au Honduras il faut rappeler que le gros de la croissance urbaine fut concentré dans une seule ville, San Pedro Sula. La concentration de la population urbaine dans Tégucigalpa a régressé comparativement à l'ensemble des quatre plus grandes villes et surtout par rapport à San Pedro Sula. Cette situation est tout-à-fait exceptionnelle dans l'ensemble de la région étudiée, elle est le résultat de la croissance phénoménale de San Pedro Sula qui en 1950 était de 47 pourcent plus petite que sa taille théorique alors qu'en 1974 sa taille effective est de 30 pourcent plus grande que sa taille théorique. Cette ville industrielle connaît la croissance la plus rapide de tous les centres urbains d'Amérique centrale. Les autres villes de la région circum-caraïbéenne qui ont connu une croissance plus rapide, tel Ciudad Guyana au Vénézuéla, sont du genre « New-Town » ce qui n'est pas du tout le cas de San Pedro Sula.

Au Vénézuéla, le nombre de centres est passé de 80 à 202 de 1950 à 1971. La population urbaine du Vénézuéla qui s'est accrue de 256 pourcent durant cette période, a connu après le Honduras, la croissance la plus rapide de l'ensemble étudié.

Considérant le différentiel de croissance entre la capitale et le total de la population urbaine, la situation en Colombie et à Porto Rico est à l'opposé de celle qui prévaut au Vénézuéla et au Honduras. Les capitales colombiennes et portoricaines croissent plus rapidement que l'ensemble des populations urbaines respectives. En Colombie, l'augmentation du nombre de villes fut beaucoup moins importante qu'au Vénézuéla. À Porto Rico, le nombre de villes n'augmenta que de 42 pourcent.

Au Salvador, les changements dans la distribution de la taille des villes entre 1950 et 1971 sont différents de ceux enregistrés par les autres membres de ce type, car la croissance de la population de San Salvador fut équivalente à l'augmentation de l'ensemble de la population urbaine. Néanmoins, durant cette période la capitale commence à manifester des signes de primatie et en 1971 elle devient 3,5 fois plus peuplée que Santa Ana, la deuxième ville. Harris (1971) explique cette tendance par le rôle que San Salvador est maintenant appelé à jouer dans le Marché commun centre américain.

CONCLUSION

Contrairement à une impression qui pourrait se dégager de cette analyse, il n'est pas question de considérer l'équilibre rang-taille des villes, tel qu'il se manifeste dans la lognormalité de la distribution, comme un objectif que devrait nécessairement viser la planification du développement. Il faut rappeler que la notion d'équilibre du système urbain qui a été présentée comme indispensable à l'articulation du développement, intègre, en plus de la taille et du nombre de villes, une dimension spatiale dont il a été fait abstraction pour les besoins d'une analyse statistique. L'arrière-plan historique a toutefois indiqué que cette dimension spatiale (taille des états, conditions physiographiques, etc.) était intimement liée aux autres caractéristiques fondamentales des systèmes urbains. Les analyses rang-taille des villes devraient être complétées par l'analyse de la répartition dans l'espace de ces mêmes villes. Il en est rarement ainsi, car les variables « d'espacement » sont beaucoup plus difficiles à mesurer que celles relatives au nombre de villes et à leur taille. Sont aussi en cause, les difficultés théoriques que présente la mise en relation de la règle rang-taille avec la théorie des lieux centraux.

Par ailleurs, l'étude des relations entre la distribution de la taille des villes (abstraction faite de la dimension spatiale) et le développement économique, a fait l'objet de nombreuses publications (Brunet, 1976). La question demeure controversée. Berry (1961) soutient qu'il n'y a pas de relation entre les caractéristiques de la distribution de la taille des villes et le degré de développement économique. Par contre, El Shakhs (1972) dans une analyse empirique portant sur 75 pays conclue :

« The relation between the degree of primacy and the level of development of national distributions of cities is a curvilinear one from which we have isolated 2 distinct associational tendencies. First, in the case of the more developed countries there is a significant negative correlation with a coefficient $-0,83$, indicating a decrease in primacy values with development. Second, in the case of the lesser developed countries there is a significant positive correlation with a coefficient of $0,72$, indicating an increase in primacy values with development » (p. 25).

On doit noter ici que l'indice de primatie qu'il utilise tient compte de la taille de toutes les villes du système et non pas seulement du rapport première/deuxième ville comme c'est souvent le cas d'ailleurs. Il constate que la primatie du système urbain est chose rare en pays très sous-développés, puis qu'elle s'accroît en période d'industrialisation rapide pour finalement décroître par la suite. On voit l'importance du débat et les conséquences que pourrait avoir pour la planification une meilleure connaissance des interactions entre le développement et la distribution de la taille des villes.

NOTES

¹ Cet article est une version adaptée d'un extrait de la thèse de doctorat que l'auteur a soutenu au Center for Advanced International Studies de l'University of Miami.

² Par variations dans l'espace on entend ici les variations de pays à pays, quant aux variations dans le temps il s'agit des différences enregistrées entre 2 recensements, circa 1950 et circa 1970. Toutes les villes de plus de 5 000 habitants ont été incluses dans l'analyse. Ainsi toutes les références à la population urbaine doivent ici être comprises comme étant la population vivant dans des centres de plus de 5 000 habitants. Les données sur la taille des villes ont été tirées des recensements de la population nationale. Pour chacune des 13 nations, la distribution de la taille des villes a été compilée à deux moments distincts dans le temps avec un interval de plus ou moins 20 ans. Dans 2 cas, cet interval est beaucoup plus court. En Colombie, au moment de l'étude, le recensement le plus récent datait de 1964; tandis qu'en Jamaïque puisqu'il n'y avait pas eût de recensement dans les années '50. C'est le recensement de 1960 qui fut utilisé.

Dans la plupart des cas, la taille compilée des centres urbains est, conformément aux définitions des publications des recensements respectifs, égale à la population urbaine des « cabecera de municipio ». Pour les plus grandes villes, spécialement les métropoles, le fait que les agglomérations urbaines ne coïncident pas toujours avec les définitions administratives pose des problèmes. C'est pourquoi, partout où cela fut possible, les données furent compilées sur la base des agglomérations.

BIBLIOGRAPHIE

- AUERBACK, F. (1913) Das Gesetz der Bevölkerungskonzentration. *Petermann's Mitteilungen* :59: 74-76.
- ACOSTA, L.M., HARDOY, J.E. (1972) La urbanizacion en Cuba. *Demografía y Economía*. 6(1) : 41-67.
- ALONSO, W. (1971) Problems, purposes and implicit policies for a national strategy of urbanisation. *Working Paper, Institute of Urban and Regional Development*. No 158, U.C.L.A., Berkeley.
- BERRY, B.J.L. (1961) City size distributions and economic development. *Economic Development and Cultural Change*. 9: 573-587.
- BRUNET, Y. (1976) The Distribution of City Sizes: A Review of the Literature. *Revue de géographie de Montréal*. 20(3) : 291-296.
- BRUNET, Y. (1976,a) *The City Rank-Size Relationship in the Circum-Caribbean Area*. Ann Arbor, Michigan, University Microfilms International, 138 p.
- BRUNET, Y. (1978) La distribution des villes selon la taille de leur population. Le système urbain québécois 1871-1976. *Notes et Documents du département de géographie de l'U. de M.* n° 78-01.
- CASETTI, E. (1972) Generating Models by the Expansion Method: Applications to Geographical Research. *Geogr. Analysis*, Vol. 4, 81-91.
- EL SHAKHS, S. (1972) Development, Primacy and Systems of Cities. *Journal of Developing Area*. 7, Oct.: 11-36.
- FRIEDMANN, J. (1969) The Role of the Cities in the National Development. *American Behavioral Scientist*. 12 (5): 13-21.
- HARRIS, W.D. (1971) *The Growth of Latin American Cities*. Athens, Ohio, University of Ohio Press.
- LAMBERT, D.C. and MARTIN, J.M. (1972) *L'Amérique Latine, économie et sociétés*. Paris, A. Colin.
- LASSERRE, G. (1974) *Les Amériques du centre*. Paris. P.U.F.
- LINSKY, A.A. (1965) Some generalisations concerning primate cities. *Annals of the Association of American Geographers*. 55: 506-613.
- MALECKI, E.J. (1975) Examining change in rank-size systems of cities. *The Professional Geographer*, 27(1): 43-47.
- MCGREEVEY, W.P. (1971) A statistical analysis of primacy and lognormality in the rank-size distribution of Latin American cities, 1750-1960. In R.M. Morse (ed.) *The Urban Development of Latin America*. Center for Latin American Studies, Stanford University, p. 116-129.
- MEHTA, S.K. (1964) Some demographic and economic correlates of primate cities: a case for reevaluation. *Demography*. 1: 136-147.
- MOLINEU, H. (1973) The Concept of the Caribbean in the Latin American Policy of the United States. *Journal of Interamerican Studies*, 15 (3): 285-307.
- MORSE, R.M. (1971) Trends and Issues in Latin American Urban Research, 1965-1970. *Latin American Research Review*. 6(2): 3-50.
- MORSE, R.M. (1975) The Development of Urban Systems in the Americas in the nineteenth Century. *Journal of Inter-American Studies and World Affairs*. 17(1): 4-26.
- PARR, J.B. and SUZUKI, K. (1973) Settlement Populations and the Lognormal Distribution. *Urban Studies*, 10, 335-352.
- STEWART, C.T. (1958) The size and spacing of cities. *Geographical Review*. 48: 222-245.
- WINGO, L. (1972) Issues in a National Urban Development Strategy for the United States. *Urban Studies*, 9, 3-27.